

1

La rue piétonne s'étirait, là-bas, vers le soleil encore naissant, littéralement inondée de poudre de lumière de laquelle émergeaient peu à peu des formes, des silhouettes, des visages, des hommes ou femmes qui passaient ensuite en allant vers le Canal et la Gare. A dix heures du matin la journée est encore jeune. Les uns les autres se poussent comme endormis un peu et, faisant semblant de s'éveiller, se croisent à se frôler mais sans se voir, chacun dans sa couette de nuages. On sent que le printemps est proche en cette matinée d'avril, si proche que le rose du ciel fait penser au rose des bourgeons recouverts de rosée des roses nouvelles. Les derniers commerces ouvrent leurs rideaux. Les employés ou les patrons échangent quelques mots, de boutique à boutique, d'un côté à l'autre de la rue... et même le patron de Bata s'habille d'un sourire. Dans les villes petites ou moyennes, les gens se voient sans se connaître, mais pourtant ils se connaissent « de vue », un visage, un regard, un habillement ou un comportement singuliers. Il se croisent et se recroisent encore dans une familiarité neutre, confortable et égoïste, qui ne les engage en rien. Carcassonne n'échappe pas à cette règle. Plutôt que règle d'ailleurs il faudrait parler

d'un usage tacite, commun, banal. C'est cela qui fait l'âme d'une ville et lui donne à elle-aussi un visage.

La petite ville s'éveille d'un long hiver où une torpeur prudente a suivi la stupeur qui l'a assommée, à la suite des événements qui se sont précipités depuis l'été dernier. Plus personne ne parle du Golem mais tous y pensent. Quelque part en eux-mêmes il reste enfoui, comme une menace obscure et incompréhensible. Qu'avions-nous fait pour mériter ça ? Rien, justement, et c'est bien cela qui laisse ouverte la blessure. Cette blessure d'ailleurs, ils ne la reconnaissent pas, ils ne l'acceptent pas. L'étrange est toujours dans l'ombre de la raison ; ironie ou plaisanterie, il n'a pas de place dans la vie quotidienne qu'il ne respecte pas ; car il ne peut se présenter qu'à côté de la vie et non pas au dedans même des jours et des jours. Il laisse planer toujours l'angoisse qui empêche la joie de vivre, d'avoir des projets, de croire que le printemps reviendra enfin un jour.

Ce matin-là, pourtant, le printemps semblait bien revenir dans la ville choquée. Il y avait une luminosité vraiment nouvelle qui laissait entrevoir les splendeurs et la chaleur de l'été. C'est au cours de l'été, en effet, qu'une année prend toute son ampleur et que la ville, fière de ses deux cités, semble redevenir l'un des nombrils du monde, tout en laissant paisibles ses vieux habitants, audois de toujours, carcassonnais pour toujours. Ville à touristes l'été, ville à principes toute l'année, chaque année, depuis son entrée dans le bercail royal. Chaque habitant y pense vaguement comme à une chose qui va de soi, sans la remettre en cause, et surtout se remettre en cause lui-même.

Tout semblait donc pouvoir recommencer. Chacun s'apprêtait peu à peu à revivre paisiblement. Dans cette poudre de soleil qui nimbait les passants du matin on avait l'impression d'une origine nouvelle, d'une naissance, qui donnait l'envie de rire, de se réjouir on ne savait de quoi. Alors ! comment allait-on vivre à présent dans cette poussée printanière qui échauffait le sang, éblouissant les yeux, et qui donnait une force terrible que l'on ne savait trop à quoi utiliser ? Il était bien tôt pour se poser vraiment la question. Cependant cette question qui, sans se dire par des paroles, semblait glisser des uns aux autres comme une promesse ferme, ouvrait en quelque sorte le temps trop longtemps refermé sur la simple échéance d'un jour. On recommençait à espérer demain, plus tard, la semaine ou le mois prochain, et surtout à compter sur l'été, cette ouverture si l'on peut dire sur du vide plein, une vacance, dans laquelle tout est possible : faire des affaires pour les commerçants et les cafés ou restaurants ; flâner, pour ceux qui restent sur place pendant les congés ; se frotter à la masse des touristes anglosaxonnisés ou japonais qui montre que le monde est vaste, bien plus vaste que le petit ciel plombé de Carcassonne ; se dorner enfin au soleil, et adorer tout ce qui est gratuit, fragile, léger dans l'immense bonheur de vivre.

Dans la rue Clémenceau, « la » rue piétonne par excellence, la foule semblait flotter dans cette poussière d'or où le rose du jour s'étalait comme une mousse. Pas très nombreuse encore, elle s'épaississait peu à peu ce jour-là, un jeudi je crois, aux lendemains

de Pâques. Quelques tenues de couleur vive portées par des femmes. Les vêtements d'hiver, manteaux, impers, anoraks et gros pulls étaient rares comme si chacun pariait enfin sur l'été.

On entendait de loin, diffuse, une musique qui semblait venir des airs dans la brume grise et rose. C'était une musique familière, des morceaux connus, un peu sirupeux ; mais parce qu'ils étaient lointains on avait l'impression de les découvrir à neuf. Kermesse, animation commerçante... peut-être quelques restes de la période pascale où des soldes déguisées en fausses promotions essayent de se mettre en place. A moins qu'une paire de marginaux ne jouent ces airs éculés pour se faire un peu de fric, avec naïveté, en croyant que les touristes sont déjà venus dans cette ville quelque peu mythique. Ainsi s'allie la légèreté et la nostalgie du monde, inguérissable l'une et précieuse l'autre, ou à l'inverse comme on voudra, dès qu'il sera possible de les apprécier à leur juste mesure dans les dédales quotidiens de la vie, ces croisements du temps si proches, et pourtant si étrangers à ce qui fait la surface émergée de l'existence ordinaire. C'est, aussi, de cette façon que se continue la vie au jour le jour, en pensant confusément que tout est possible même si rien n'est précis... Une musique dit tout cela !

Dix heures venaient de sonner pour la deuxième fois. On vit à ce moment sur les vagues de la foule, venant de loin, lentement, comme porté par les silhouettes qui peu à peu se précisaient, un homme grand, âgé, auréolé d'une sorte de clarté qui semblait se déplacer avec lui. Il s'avavançait... Ceux qui étaient

au bout de la rue Clémenceau, ou sur le passage piéton qui traverse le Boulevard Sarraut, ou bien simplement assis à la Rotonde, ou les commerçants sur le pas de leur porte en attendant les premiers clients, ou encore les habitués de la rue vaquant à leurs courses ou à leur promenade, le virent distinctement une fois passé Monoprix. Il allait lentement comme un ours blanc dans le soleil. Quelle banque avait-il quitté pour entrer dans les villes ? Qui le savait !

Parmi les habitués, ou plutôt les passants coutumiers, réguliers et presque professionnels de la rue, il faut bien sûr compter La Mauchien et Joe le Coureur qui, bien que pour des raisons différentes, font de la rue piétonne leur domicile du jour. L'une y continuait son négoce marginal. L'autre, y trouvait son arène de course. Ils y vivaient. La Mauchien vit passer l'homme, venir, être en face d'elle, et puis s'en aller vers l'autre bout de la rue, lointain encore depuis Monoprix. Elle écarquilla ses yeux, sans même penser à lui demander la pièce... « Qu'est-ce que c'est cet individu ! » grommela-t-elle. Elle le suivit du regard alors que l'homme atteignait déjà le magasin Bata et le coin de la rue Tranquille. Longtemps, songeuse, elle le vit s'en aller, irritée quelque peu de son pas lent et sûr qui allait sans se soucier d'un quelconque regard. Joe le Coureur arriva à son niveau, déboulant comme une bombe pour la première fois. Il s'arrêta, remuant sur place ses jambes telles des pistons de locomotive à vapeur « – Tu as vu ? » lui dit-elle « – Quoi donc ? » répondit-il « – Ce type, là-bas ! Tu le connais ? » Tous deux regardaient l'homme en

blanc qui tranquillement se fondait peu à peu au loin dans la foule.

Joe hocha la tête négativement. Sans un mot il interrogea la Mauchien du regard, cherchant à connaître la raison de cette question. Celle-ci grogna en arrondissant son dos et remua violemment ses sacs près d'elle sur le sol où elle était assise « – Je le connais pas... dit-elle. Mais, je le sens pas ! » « – Je vais le voir de près ! » Ce disant Joe s'élança de nouveau dans la rue piétonne.

Le calme des mois précédents ne laissait présager aucune autre histoire. La ville basse avait retrouvé sa torpeur. La Cité, là-haut entre ses pechs, trônait comme d'habitude, hautaine, aérienne, lointaine, si loin de tout ce qui pouvait bien se passer en bas, dans le polygone aux remparts depuis si longtemps disparus.

Attablé à la terrasse de la Rotonde, prenant le café du matin, celui qui se laisse embarquer dans la narration de ce qui peut survenir, n'aurait jamais pu se douter à l'avance de tout ce qui allait se dérouler à partir du passage de cet homme en blanc dans la rue Clémenceau. On remue distraitemment le café dans sa tasse, pour rien puisque on n'y met jamais de sucre, tout en regardant dans le soleil rasant ondoyer la foule. On ne pense à rien sinon à la douceur du jour. Des formes, des silhouettes, des visages parmi le mouvement des jambes ; des têtes et des vêtements qui bougent au rythme de la marche... On aurait pu regarder de l'autre côté, vers le canal et la gare, et alors cette nouvelle histoire n'aurait jamais commencé...

ou du moins elle n'aurait pas été dite, restant secrète, comme il y a tant de choses secrètes chez les gens, et entre les personnes qui s'ignorent les unes les autres, qui s'ignorent peut-être aussi elles-mêmes.

Mais c'est du coeur de la rue piétonne que tout a commencé, avec cet homme grand, clair, blanc, étrange, qui venait vers vous. Chacun aurait pu « les » voir, s'il y avait prêté attention, la tête libre de ses préoccupations du jour.

Il y avait d'abord une sorte de vide qui s'était fait dans la foule, comme pour respecter cette venue de l'homme. Seul, près de lui, Joe courait très lentement comme s'il piétinait et il regardait avec une effronterie à peine déguisée celui qui marchait lentement aussi, gravement, pesant ses pas mais avec une assurance souveraine. Celui-ci savait bien qu'on le regardait ; ostensiblement il n'y prenait aucune garde, non pas méprisant ni dédaigneux... indifférent seulement, à tel point que l'on ne pouvait s'empêcher de penser à l'adage courant : un chien regarde bien un évêque. L'homme était de haute taille. Ses cheveux assez longs, presque blancs, laissaient flotter une grande mèche qui retombait à droite sur son visage. Ce visage était pâle, presque gris, osseux, avec une mâchoire un peu décrochée qui, épaisse qu'elle était, donnait l'impression d'une sorte de mufle quelque peu animal. Mais l'homme était bien humain et il avançait avec un pas d'homme, un regard d'homme, une présence d'homme. Il était habillé d'une grossière veste longue en peau de mouton qui lui tombait à mi-jambe, ouverte sur une chemise ancienne de toile écrue. A ses

pieds, des bottes courtes de cuir sombre. Un large pendentif battait sur sa poitrine au rythme de la marche, comme le balancier d'une pendule invisible. Il donnait la main à une petite fille au grands cheveux roux, habillée d'une robe longue blanche qui après être ajustée au torse s'évasait sur ses hanches et ses jambes que la brise découvrait parfois. On pouvait l'imaginer pieds nus car sa marche à elle était une glissade un peu aérienne, une sorte de danse sur le sol. A la droite de l'homme, libre de toute laisse, pas dans pas avec son maître, se tenait un grand chien berger des Pyrénées, blanc également et au poil long un peu crotté, comme si beaucoup de chemin avait été fait dans les champs et les sentes boueuses. Lui aussi avançait avec cette dignité grave et cette fierté que seul démentait le regard vague et doux de ses grands yeux noirs.

Nous tous qui étions là, en terrasse malgré la fraîcheur, mais les yeux clignant devant le soleil encore bas, nous avons pu les voir arriver toujours avec lenteur, et puis passer devant nous sans un regard même distrait. Joe courait toujours à côté de l'homme et puis, arrivé devant le passage piéton du Boulevard Sarraut, profitant du signal vert, s'en alla, filant soudain comme une flèche, lui seul savait où. L'homme en blanc, la petite fille, le chien, traversèrent à leur tour et s'avancèrent jusqu'au porche du Grand hôtel Terminus.

Celui qui écrit l'histoire a un double avantage : il voit ce que la plupart du temps les autres ne font que regarder ; et puis il imagine ce que personne ne peut voir ou n'a vu vraiment. C'est ainsi qu'au fur

et à mesure ceux qui n'étaient qu'images ou ombres deviennent des êtres de chair et de sang, de nom et de sens. Ils épaississent peu à peu, devenant impossibles à oublier. ce sont alors des personnages et même l'auteur est envahi par eux : il croit les voir là même où ils n'ont jamais existé. Avantage ? Peut-être pas ! La réalité est-elle aussi obscure et à plans variables que ce que l'écrivain peut l'imaginer ? C'est discutable. A moins que cette réalité soit sans commune mesure avec tout ce qui peut germer dans la cervelle laborieuse de l'écrivain, à la fois plus simple ô combien ! et infiniment plus inquiétante. A cette interrogation répondent la plupart des histoires écrites... laborieuses ou non. C'est là que commence vraiment cette nouvelle histoire. Rien, encore n'est prévisible.

L'homme en blanc, la petite fille rousse en robe blanche, le grand chien blanc des Pyrénées sont entrés ensemble dans l'hôtel. Ils ont monté les quatre marches, atteint l'immense hall... A gauche, le billard où personne ne joue car c'est le matin. A droite, la banque de la réception s'étire vers la salle de bar occupée par ceux, tardifs, qui prennent leur petit déjeuner. Droit devant et surtout au-dessus, l'envolée de l'escalier à double révolution qui s'élève vers les étages et se perd dans une sorte de clarté lumineuse venue des plafonds latéraux décorés de stucs rococos.

L'homme s'est arrêté au beau milieu du hall. La petite fille, même immobile elle-aussi, semble pourtant encore danser sur place. Le chien blanc flaire autour de lui toutes ces odeurs sans doute passionnantes pour l'animal.

Le directeur de l'hôtel Terminus s'est avancé vers eux : « – Bienvenue, Monsieur le Marquis ! Je suis très heureux de vous revoir et toute mon équipe aussi, bien sûr ! – Merci Maistre ! J'ai plaisir également à être ici. – Votre appartement est prêt. – Bien ! mon ami ! Nous avons besoin d'un peu de repos. – Comment va mademoiselle Lolita, si vous me permettez de le demander ! – Lol ! mon ami ! C'est Lol et non Lolita ! Elle va bien à présent, après son séjour à la montagne ! Je vous remercie. »

Sans tarder le Directeur du Terminus, escorté de deux aides, commença à prendre l'escalier de droite, alors que l'homme, la petite fille et le chien empruntaient l'autre côté. Arrivés sur le palier, le directeur s'avança vers une grande porte à deux battants, tourna la poignée en bronze doré et s'effaça devant le trio, le laissant passer avec respect.

D'une voix à la fois douce et ferme il prononça ces simples mots : « – Vous revoilà de nouveau chez vous, monsieur ! – Ici, c'est toujours chez moi, Maistre ! – Bien sûr ! » murmura le directeur en courbant le dos. Et il entra à son tour avec la discrétion la plus grande.

L'appartement en question était somptueux. On entrait dans une grande pièce servant de salon largement ouverte par trois fenêtres jumelles sur un balcon en rotonde, à l'angle le plus avancé de l'hôtel Terminus donnant sur le square André Chénier. La lumière y pénétrait à flots. La grande pièce ovale se continuait de part et d'autre, deux grandes chambres à deux fenêtres, prolongées elles-mêmes par une plus petite, à usage de boudoir pour l'une et de bureau pour l'autre.

Elles communiquaient ainsi tout en conservant chacune son intimité.

Ils restèrent un moment dans la grande pièce. La petite fille se jeta sur l'un des canapés bas étirant bras et jambes en marque de repos enfin possible : sa tignasse rousse tranchait sur le cuir beige du canapé et faisait comme un coussin souple dans lequel elle semblait se noyer. Le chien s'ébroua, fit deux ou trois tours sur lui-même et enfin se coucha à même le tapis, plaçant son museau entre ses deux pattes avant ; ses yeux tournaient d'un côté l'autre, observant et paraissant dire : qu'on ne me dérange plus !

L'homme à la longue veste de mouton, en s'arrêtant, avait posé sur une table basse son havresac de cuir bouilli, et détaché de son poignet la chaînette qui tenait un attache-case qu'il posa lui-aussi au même endroit : « C'est bien Maistre ! Tout semble en ordre, à présent – A bientôt, monsieur le marquis ! A votre service... »

Le directeur s'apprêta à faire demi-tour et à sortir en les laissant. Il s'arrêta un instant : « – J'ai oublié de vous dire que deux de vos filles sont déjà arrivées »...

A peine avait-il prononcé ces mots qu'en ouragan de la pièce de droite surgirent au même moment deux autres petites filles qui courant se précipitèrent vers l'homme en blanc. Celui-ci leur tendit les bras et les embrassa avec force :

« – Bonjour, petites ! bonjour, mes filles... – Bonjour papa ! » Et les filles riaient de bon cœur serrant le marquis, puisqu'on l'appelait ainsi, de toute leur force aussi. Et puis elles allèrent se jeter sur Lol, toujours

allongée sur le canapé. Les rires, les cris, de recommencer joyeusement.

Cette scène aurait été touchante si une question ne venait à l'esprit du témoin qui, intrigué, ne pouvait que s'interroger : ces trois petites filles ensemble se ressemblaient parfaitement, totalement ; seule la couleur de leur robe et quelques effets ou colifichets les faisaient différer quelque peu. On ne savait pas en les voyant qui était qui... ou bien laquelle venait de changer par un détail malicieux son identité apparente. Non seulement elles étaient sœurs, mais identiques sans être la même. Tignasse rousse, yeux verts couleur d'eau de torrent, nez fin et accusé, le menton petit bien que volontaire, accentuant la face du méplat sous la pommette remontée vers le haut du visage. Elles étaient non seulement belles mais remarquables « – Bonjour mes belles ! » disait justement le marquis avec un grand rire. Il y eut un bon moment d'affection, de rire et de joie. Le directeur ne savait s'il devait s'en aller ou rester, se faisant absent tout de même par une discrétion naturelle et une retenue liée au respect : « – Maistre ! Laissez-nous à présent ! Le Docteur Paul est-il au courant de mon retour ? – Oui ! monsieur le marquis ! Je l'ai prévenu moi-même ! – Bien ! je vais le joindre. Merci pour tout mon ami ! – A votre service, monsieur le marquis ». Ce disant le Directeur du Terminus quitta l'appartement après avoir refermé la double porte avec lenteur. Le marquis, ses filles, le chien, se retrouvaient en famille.

Qui était donc cet homme en blanc, habillé comme un berger du siècle passé ? Celui qui aurait

assisté cette scène touchante en ignorant tout de ceux qui y participent aurait été émus, certes !... cet homme âgé, ces fillettes de huit à dix ans toutes semblables, jumelles sans doute, espiègles, rieuses et visiblement si chargées d'affection pour leur père, tout cela réjouissait. On avait envie de dire : comme ils sont heureux ! Pourtant on ressentait aussi un malaise. Cet homme déjà âgé, ces enfants si petites et jeunes encore : comment accepter cette paternité tardive ? Et puis la ressemblance totale des petites filles s'accompagnait d'une sorte de mimétisme de comportement, de rires et de voix qui faisait naître le trouble. Et ce malaise était d'autant plus fort que l'on ne savait comment le justifier vraiment.

On pourrait disserter longtemps sur le malaise en général, ses raisons, son climat psychologique et la vague culpabilité qui l'accompagne : celle qui consiste à se demander insidieusement si c'est nous-mêmes qui sommes à l'origine de ce malaise car nous n'en comprenons pas les causes – ou bien si la réalité du malaise est telle qu'elle est vraiment incompréhensible. Dans l'histoire qui commence, en plus, on peut toujours demander à l'auteur s'il ne crée pas lui-même de toutes pièces une situation d'où le malaise sourd pour son simple plaisir de le créer. Soit ! Que l'on pense ce que l'on veut. La suite de l'histoire quoi qu'il en soit suivra son cours et on verra bien si dès le départ il était légitime de sentir cette gêne sournoise devant une réalité qui n'aurait pu être que simple et claire.

Apparemment le marquis, l'homme en blanc, est

tout à fait une personne normale. La période de retrouvailles a duré longtemps, mais depuis a cessé. Les trois petites filles ont regagné leur pièce à vivre ; le chien berger les a suivies. On entend de loin d'autres des rires et des mots vifs qui jasant et fusaient entre deux éclats. Leur père de son côté a rejoint la pièce à droite, après avoir repris son havresac et sa mallette : si on le suit lui-aussi, on voit une sorte de chambre-bureau luxueuse très moderne avec des appareils high-tech et un home-vidéo immense. Aussitôt, il s'est assis devant une grande table de bois foncé et y a posé sa mallette qu'il ouvrit immédiatement. Il en a sorti, dans l'ordre, un ordinateur portable, une pile de fiches de couleur, un téléphone satellite, et un dossier à fermoir qu'il défit avec une clé minuscule. Au dessous il y avait un grand livre plat à couverture de cuir qu'il étala avec soin sur le bureau ; avec des gestes presque dévots il traça sur la couverture un cercle avec son index et en appuyant fortement il tapa du pouce comme sur un point en deux endroits du cercle. Il refit le même geste double sur son front : un cercle, deux points. Ce n'est qu'après qu'il ouvrit le livre. Enfin, de l'attache case, il tira un petit bougeoir en métal brillant et d'un étui prit une bougie fine de couleur rouge qu'il alluma avec un briquet de même métal. Il posa ce bougeoir près du livre. Il se prit la tête entre les deux mains. Réfléchissait-il ? On ne sait pas. Absorbé sans doute. Mais ses lèvres remuaient, toute sa bouche tremblait et sa mèche grise tremblait aussi le long de sa joue droite. On aurait dit qu'il parlait. Mais à qui ? Il n'y avait personne. Peut-être priait-il ! Ses yeux semblaient flot-

ter devant lui dans le vide, comme quand on regarde en soi-même. Ce moment dura dans le plus grand silence de longues minutes. On aurait pu craindre qu'il ne s'endorme assis. Mais non !

Il bougea enfin de tout son corps. Ses lèvres ne « parlaient » plus. Il saisit de ses mains la pile de fiches et sembla repasser avec grande attention l'ensemble de ce qui paraissait être un dossier, volumineux, important, du fait de la concentration qu'il manifestait dans sa lecture... pour tout dire, essentiel. Cela dura une bonne demi-heure. Sans bruit, à part le glissement des fiches avec un son feutré et bien loin, derrière les cloisons, les rires étouffés percés par quelques pointes de cris des petites filles qui jouaient en se disputant ou jouaient à se disputer, on ne savait trop. Ensuite, l'homme en blanc prit son ordinateur et consulta longuement aussi sa messagerie ou un programme dont lui seul connaissait l'utilité. Enfin, saisissant son téléphone satellite, il commença toute une série d'appels. Monsieur le Marquis travaillait...